

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Band: 4 (1901)
Heft: 187

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : Les cantiques d'Yvan
Autor: Du Camfranc, M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-285487>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

LE PAYS

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

à
Porrentruy

à
Porrentruy

TÉLÉPHONE

DU DIMANCHE

TÉLÉPHONE

LE PAYS 29^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

29^{me} année LE PAYS

MÉMOIRES

DE

Claude-Joseph VERDAT, sculpteur

BOURGEOIS DE DELÉMONT

Dans le même temps, les troupes qui étaient allées au grand camp pris d'Hunningue étaient pour lors dispersées sur la hauteur de Bosse-nière au-dessus de Glovelier, ainsi qu'à la métairie de Basuel où ils étaient sous des sapins au bivouac, comme ils l'appellent, sans tentes, sans paille, ni rien pour se coucher et la plus grande partie sans vivres et pour surcroît une pluie et une froidure comme en hiver, une pluie qui ne discontinuait pas. Ce qui les avait obligés de quitter le grand camp d'Hésingue, puis d'Hunningue et de se cantonner dans les villages et ceux qui étaient dans notre pays d'y venir également. Ils avaient pris la route de travers pour venir à Lucelle et de là aux Rangiers. Encore dans le même temps, des volontaires dits de la Corèze, pour aller à Porrentruy, ont passé par Grandgourt (pieuré de Bellelay) au moment que le curé et son confrère tous deux moines de Bellelay avec un prêtre qui était auparavant curé à Florimont, mais qui n'avait pas voulu prêter le serment constitutionnel. Le capitaine et les officiers sont entrés dans la cour en disant qu'il fallait abattre les armoires de Bellelay. Le prieur est allé sur la porte en disant que si cela leur faisait plaisir, ils n'avaient qu'à les abattre et il leur a donné les instruments qu'ils voulaient. L'autre religieux et le curé de Florimont s'étaient retirés. Le prieur

Feuilleton du *Fays du Dimanche* 86

LES

Cantiques d'Yvan

PAR

M. DU CAMFRANC

A ce moment, une main lui touchait l'épaule, tandis qu'une voix ferme et amicale lui disait :

— Cher Yvan, ne vous attardez pas ainsi dans la fraîcheur du soir. Comme médecin, je vous conseille, au besoin, je vous ordonne de rentrer. Votre mère s'inquiète et vous attend.

Yvan répondit de sa voix douce et faible :

— Pauvre mère ! oui, tout de suite, je vais la rejoindre. Cher André, puisque nous sommes seuls tous les deux, en ce moment, je vais

ne voulait pas quitter la maison. Après avoir pris ce qu'ils voulurent dans la maison, ils partirent, disant que ceux qui venaient après eux feraient le reste. Sur ces raisons, les domestiques sont entrés dans la chambre du prieur et l'ont forcé de se retirer comme les autres et d'emporter avec lui ce qu'il aurait de plus précieux. Ce qu'il a fait de suite, à la réserve de quatre louis qu'il a laissés dans son secrétaire. Il n'est pas plutôt sorti que le restant de la bande est arrivé, brisant toutes les portes. Ils ont forcé le secrétaire et se sont emparés des 4 louis d'or, avec regret de n'en pas trouver de plus.

Après cela ils ont bu, mangé tout ce que les premiers avaient laissé. Ils sont ensuite entrés dans la cave et se sont saoulés. Après quoi ils ont enfoncé les tonneaux, même un petit où il y avait de l'huile, croyant probablement qu'il renfermait aussi du vin ou de l'eau-de-vie. Ils ont encore emporté tous les pigeons et le pain qu'ils ont pu trouver.

Pendant cette scène, non loin de là, le curé de Florimont se tenait caché derrière une haie. Il regardait avec sa lorgnette jusqu'où irait la fureur de ces gens-là. Il fut aperçu par l'un des deux qui dit à son camarade : « En voilà un de ces bougres qui nous regarde, il faut que je lui donne son compte ! » Au même instant il arme son fusil, tire et tue le pauvre prêtre du premier coup. Un des domestiques ayant voulu dire que ce n'était pas ainsi qu'on devait agir. Un autre prend son fusil, tire et manque le domestique. Il veut le tuer à coup de bayonnette. Le domestique a reçu le coup dans le bras. Cependant les autres ont empêché un second meurtre. On dit que c'est un capitaine qui a tué le curé de Florimont, M. Pécheur. Il est actuellement en prison à Porrentruy. Ces militaires ont été fortement réprimandés par le

en profiter pour vous parler. Que de choses j'ai à vous confier. Devant vous seul je veux ouvrir mon cœur. Aujourd'hui, vous avez vu mademoiselle Hedjer... ! Ah ! cher ami, vous savez quelle admiration je vous ai vouée, et quelle profonde vénération vous m'inspirez... Eh bien ! quand je ne serai plus, je souhaite que vous l'aimiez, que vous la consoliez ! Vous êtes dignes l'un et l'autre !

André voulut interrompre le malade.

— Quelles sombres pensées avez-vous ce soir ? cher Yvan, songez plutôt à la joie d'avoir revu votre petite amie.

Il secoua la tête, et d'un accent très bas :

— Pourquoi vouloir m'illusionner ? Quand souffle le vent de la mort, il est inutile de lutter. Le mieux est de se laisser, comme un enfant docile, bercer, puis endormir.

Et au frisson qui venait de secouer tout le corps débile du pauvre Yvan, à la meurtrissure de ses paupières, à la toux dont il fut ébranlé pour avoir aspiré l'air du soir, il était aisé de

commandant à Porrentruy. C'est un capitaine d'un bataillon des volontaires du Haut-Rhin. Le général qui est actuellement à Delémont en est bien chagriné. Il a dit qu'il donnerait bien cinquante écus du sien pour que ce meurtre n'ait pas eu lieu. On lève une enquête sur les lieux à ce sujet. On ne sait pas encore quelle tournure prendra cette malheureuse affaire. Ils ont voulu avancer que c'était un paysan des environs qui avait tué le curé, mais cette imposture n'a pas réussi. (*)

Les Français qui sont dans notre pays ont établi deux hôpitaux, un à Delémont, à Montcroix, près de la ville, l'autre à Porrentruy. Tantôt ils vont, ils viennent, on ne sait que penser de leurs démarches. Les patriotes de Porrentruy ont planté le mai de la liberté, comme ils l'appellent. Ceci s'est fait le 21 octobre, un

(*) Les troupes françaises cantonnées dans la Principauté ont demandé satisfaction de cet assassinat commis par un officier français, qui fut enfermé dans la tour Réfousse à Porrentruy. Il s'appelait Rosswag. Le sixième bataillon du Haut-Rhin adressa aux habitants du pays de Porrentruy l'adresse suivante qui fut répandue de tous côtés : « ... Par quelle fatalité fallait-il que nous révélassions dans notre sein un scélérat qui oubliait l'Evangile des Français, flétrit l'uniforme national et mit le désordre dans le bataillon ! Oui, peuples alliés et frères, il faut vous le dire, un officier indigne de notre pays a commis au prieuré de Grandgourt, le crime dont le bruit retentit de toutes parts... L'auteur de ce funeste événement est arrêté. Nous le reconnaissons pour Français, et par une délibération unanime, nous le remettons dans les prisons de Porrentruy. Nous continuons sans relâche, la recherche des séditieux sourds à la voix des officiers qui s'efforçaient de les ramener à leur devoir... Ils se sont livrés aux plus grands excès. Nous parviendrons à les découvrir et vous assurerez qu'ils seront punis selon la rigueur des lois. — Vivement sollicité et craignant les Français le Prince le fit élargir. On a blâmé le Prince de cet acte de faiblesse.

comprendre que ce pauvre être faible appartenait à la mort.

André écoutait le jeune saint, surpris de tant de courage, admirant cette énergie d'un mourant, léguant, à un ami, celle qu'avec sa mère, il aimait le plus au monde.

— Quand vous connaîtrez tous les trésors d'âme qui sont en elle, vous l'aimerez, et moi je partirai tranquille, si se suis assuré qu'elle aura près d'elle quelqu'un en qui croire, sur qui s'appuyer.

Un cercle bleuâtre se creusait autour de ses beaux yeux ; mais, en même temps, quelque chose de très résolu se lisait dans la ligne de son front coupé noblement, et dans le pli de sa lèvre.

Yvan ajoutait d'une voix assurée, comme s'il avait eu le don de lire dans l'avenir :

— Il y aura encore du bonheur dans sa vie, et c'est vous, André, qui le lui donnerez.

Sur leurs têtes continuaient à briller les étoiles ; elles étaient innombrables dans l'azur bru-

dimanche. Il n'y a sorte de singeries qu'ils n'aient faites. Ils ont crevé les yeux au portrait du Prince. Ils ont établi un club comme partout en France. Ils ont commencé par supprimer les officiers du Prince qui étaient encore à Porrentruy. Ils ont établi un autre receveur, un trésorier. Le Prince avait encore du vin dans la cave du château, il l'avait vendu à plusieurs particuliers qui ont voulu aller le chercher en ces moments là, mais on n'a pas voulu en laisser partir une seule goutte, ni du grain, ni autre chose. Tout est séquestré. On dit de plus qu'ils ont pris la résolution de supprimer tous les couvents. En s'emparant du château, ils y ont aussi planté un arbre de la liberté (un mai.) Ils ont renvoyé les soldats des portes du château, ce sont les bourgeois qui montent la garde. Le mai est aussi planté dans tous les villages de l'Ajoie. (*) C'est le frère de l'ex-abbé Lemann qui est président du comité de Porrentruy. Il est perruquier de profession. Quelques jours avant la plantation de l'arbre de la liberté à Porrentruy, il est venu dans cette ville des commissaires de Paris. On a assuré que c'était pour faire reconnaître les limites de la France, mais les généraux de Ferrière qui est au camp de Huningue, et Falk qui est ici, s'y sont trouvés lesquels ont été très mal reçus. Ils ont bien de la peine à s'en tirer. On leur a reproché de protéger ce pays, qu'ils ne travaillaient pas assez à répandre les maximes de la Constitution de France, qu'ils devaient déjà depuis longtemps avoir gagné les esprits (**). Ceux de Saignelégier, qui étaient en prison ici, sont relâchés et les gens du village condamnés aux frais.

Le 31 octobre 1792, veille de la Toussaint, vers les 10 heures du matin, on amène l'arbre en triomphe, comme au temps des cannibales et des idolâtres, en chantant, hurlant des airs de la nation française, par exemple : Vive la nation, vive la France et toujours l'air : *Ça ira ! ça ira ! les aristocrates à la lanterne ! ça ira, ça ira, les aristocrates on les pendra : Si on ne les pend pas, on les brûlera*, etc. etc. afin mille autres bêtises de cette façon. (***) (A suivre.)

(*) A Bressaucourt, les habitants refusèrent de planter le prétendu arbre de la liberté. Les patriotes de Porrentruy arrivèrent dans ce village avec huit officiers pour les forcer à planter l'arbre. Ils ont cédé à la force en protestant.

(**) La Convention nationale venait de refuser de reconnaître l'Evêché comme membre de la Neutralité helvétique. Au mois de mai 1792 la diète suisse avait fait part à toutes les puissances que l'Evêché de Bâle et le comté de Neuchâtel faisaient partie de la Neutralité helvétique.

(***) Vingt-cinq bourgeois, dit des patriotes, s'étaient joints aux Français pour aller dans la forêt couper l'arbre que la grande majorité des habitants appelaient "le signe maudit de la révolte."

ni, et, sur la terre aussi, par milliers, des petites flammes scintillaient; celles des cierges de la procession aux flambeaux.

Tout le long des rampes, montant à la Basilique, le défilé lumineux serpentait. Chaque flamme représentait une âme en prière, et tandis que les mains portaient bien haut les étoiles de feu, chaque cœur suppliait et chaque voix chantait :

« AVE MARIA »

Yvan suivait du regard cette longue théorie. La colline n'était plus qu'un vaste espace, piqué de fleurs de flammes; les voix lointaines arrivaient à son oreille comme un faible murmure.

— C'est beau, dit-il, cette union d'une multitude dans la prière.

Opinion d'un savant contre la tuberculose

Ces jours derniers s'est tenu à Londres un congrès de médecins parmi les plus connus du monde entier pour s'occuper de la tuberculose et des moyens les plus efficaces de la guérir.

Parmi les éléments, les avis, les thèses soutenues, nous tenons à faire connaître la conférence très intéressante du célèbre praticien français, le Dr Brouardel. Nos lecteurs pourront tirer de très utiles renseignements.

Le conférencier a démontré qu'un sixième, qu'un cinquième et quelquefois un quart du nombre des décès sont dus à la tuberculose.

« Or, a-t-il dit, la tuberculose est une maladie qu'on peut 1° éviter, 2° guérir. C'est ainsi que, sous le règne de Victoria, la mortalité due à la tuberculose a été réduite en Angleterre de 40 0/0, grâce aux mesures d'hygiène et à la suppression des habitations humides ou privées de jour. L'opinion publique doit réclamer une législation imposant des mesures d'hygiène à chaque habitant et pour cela il faut l'instruire. »

Le professeur Brouardel a cité les petits feuillets imprimés et les traités contre la tuberculose distribués gratuitement en Angleterre, les travaux de la Ligue nationale belge de Bruxelles, les conférences faites à Paris à l'association polytechnique qui apprennent au public que les soins d'hygiène et de propreté personnelle sont absolument nécessaires, et qui lui enseignent en même temps qu'un phtisique n'est dangereux que pour ceux qui ne prennent pas de précautions autour d'eux.

« Le danger, ajoute-t-il, est dans les crachats; qu'on cesse de cracher par terre, qu'on perde rapidement cette habitude d'égoûtante et dangereuse, et la tuberculose décroîtra rapidement. En Amérique, un millionnaire qui crachait dans la rue a été condamné la première fois à une amende, et comme il avait récidivé, il a été mis en prison.

« La tuberculose règne dans les habitations tristes, sombres, trop étroites et mal ventilées. C'est dans ces habitations, qu'elles soient à la ville ou à la campagne, que

Le colonel du régiment de Guyenne, M. de Saint-Vincent, tout enthousiasmé, avait fait appliquer à l'arbre un écriteau par lequel il assurait que la nation française protégerait tous ceux qui l'avaient planté, entre autres Marcel Schaffter et Miserez orfèvre.

Puis, cessant de regarder toutes les lueurs d'ici-bas, pauvres petites flammes de cire, n'ayant, en quelque sorte, que l'éphémère brillant des lucioles, il releva les yeux vers les sereines et radieuses étoiles de l'immensité.

Il parlait comme dans un rêve, on eût dit vraiment qu'au fond des cieux il voyait se dérouler l'avenir.

— Oui, des mois, peut-être même une ou deux années, s'écouleront. Le baron Hedjer cessera de s'opposer aux désirs de sa fille... le vicomte de Romeure quittera la France, pour des pays lointains, où son ambition sera satisfaite, et vous, André, vous deviendrez le mari d'Alba.

(La suite, prochainement.)

les germes de la maladie conservent longtemps leur force, créent un foyer qui s'étend de proche en proche, attaquent toute la maison et sont transportés ensuite par les ouvriers et les employés dans les ateliers, les magasins et les bureaux. De plus, le manque d'air et de lumière agit sur la nutrition, prédispose les hommes les plus forts comme les enfants à la tuberculose.

« En outre, il est difficile de maintenir la propreté dans les logis sombres qui renferment trop d'habitants. Le foyer manque alors d'agréments; on y reste le moins possible; on passe le temps au cabaret, et le cabaret est le grand fournisseur de la tuberculose, et l'homme le plus fort, quand il est atteint par l'alcoolisme, est impuissant pour résister à la maladie.

« Les hommes d'Etat aiment à calculer les recettes que peut produire l'impôt sur l'alcool, mais ils devraient bien tenir compte aussi de ce que coûtent à l'Etat les familles des ivrognes et des enfants épileptiques, infirmes, scrofuleux et tuberculeux, qui doivent être soignés et qui ont un danger de contagion. »

Le professeur Brouardel insiste donc pour que l'opinion publique réclame une législation qui impose les mesures d'hygiène nécessaires :

« Il ne faut pas non plus, dit-il, passer sous silence les dangers de contagion résultant de la consommation de la viande. Mais il est facile, à l'aide d'une loi, de protéger la population et, à ce point de vue, la Belgique a donné l'exemple. On devra aussi adopter des mesures d'inspection pour le lait; en attendant, il convient de le faire bouillir.

« La phtisie est guérissable dans beaucoup de cas. La constitution humaine résiste à la tuberculose, puisqu'au cours des autopsies on constate des cicatrices très importantes et de plaies tuberculeuses chez des gens qui sont morts de vieillesse ou d'accident et qui avaient été certainement tuberculeux une certaine époque de leur vie.

« Puisqu'un tuberculeux peut guérir, il importe de faire tout ce qu'on peut pour amener cette guérison. Le médecin doit être un homme convaincu de la curabilité; il doit informer le malade et sa famille que c'est une maladie grave, mais curable. »

Le professeur Brouardel passe ensuite en revue tout ce qui a été fait dans différents pays pour amener la guérison des phtisiques. Il conseille l'adoption des mesures internationales pour la désinfection des wagons de chemins de fer, des paquebots et des hôtels.

« Il faut, dit-il, répéter dans les conversations, dans les journaux, dans les brochures: la tuberculose peut être évitée et elle peut être guérie. Une fois que l'opinion publique en sera bien convaincue, le monde civilisé tout entier prendra les mesures nécessaires et alors disparaîtra le fléau le plus cruel qui décime nos enfants et nos amis et menace l'avenir de nos nations. L'humanité tout entière peut se réjouir lorsqu'on peut inscrire le nom de Jenner au commencement d'un siècle et celui de Pasteur à la fin.

« Ce siècle a fait plus contre la misère, la maladie et la mort que tous les siècles qui l'ont précédé. »